

La Gestalt-thérapie, prototype de la psychothérapie de demain

La Gestalt-thérapie est un système théorique et méthodologique composite issu de la psychanalyse, de la Gestalt-psychologie et de la phénoménologie, y compris dans certaines de ses extensions du côté des existentialismes. Ces différents constituants de notre héritage se sont assemblés en une configuration nouvelle qui, vraisemblablement, nous apparaît comme une Gestalt claire, cohérente, prégnante.

Nous savons tous que la définition même d'une Gestalt implique le fait que la totalité, la configuration globale est différente de la somme des parties, qu'elle est douée de caractéristiques distinctes des caractéristiques des parties qui la constituent. En même temps, nous savons que cette configuration globale n'est pas indépendante des éléments qui président à son élaboration. Je crois qu'il n'est pas sans intérêt de considérer la façon dont ces éléments s'associent puisque c'est dans ce *comment* que réside le germe structural de notre présent et, par là, de notre projection sur le futur.

Il y a essentiellement une démarche d'**accumulation** et d'**assimilation**. L'avancement théorique et méthodologique progresse rarement en rejetant les acquis antérieurs, mais bien plutôt en les reprenant, en les réinterprétant, en les critiquant, en considérant les manques, en ramassant les copeaux et matériaux abandonnés en cours de route par les prédécesseurs. Cette accumulation est donc une accumulation **dialectique** tant au niveau de la théorie que de la méthode et de la pratique. La démarche dialectique implique le conflit des différences et ne cherche pas à n'importe quel prix l'intégration, encore moins l'intégration prématurée.

Cette démarche ne s'opère pas sans tensions : on connaît les difficultés rencontrées par Binswanger pour élaborer une psychanalyse à l'enseigne de la phénoménologie, on connaît les anathèmes lancés par les Gestalt-psychologues en direction des fondateurs de la Gestalt-thérapie qui s'approprièrent certains de leurs

Cette conférence fût l'allocution de clôture du 4^e Congrès Européen de Gestalt-thérapie qui en célébrait le cinquante-nième à Paris-La Villette, en Mai 1992.

Jean-Marie Robine est président de l'European Association of Gestalt-therapy et de la Société Française de Gestalt.

concepts, on connaît les dérives dites "humanistes" de l'adoption par la psychiatrie ou la psychothérapie des existentialismes de ce siècle...

On connaît les résultats des annexions du biologique par le psychologique ou du psychologique par le biologique, du sociologique par le psychologique ou du psychologique par le sociologique etc, chaque discipline prétendant, dans un souci hégémonique, offrir un système pan-explicatif qui, bien entendu, ne se révèle être qu'un réductionnisme appauvrissant.

Or certaines épistémologies de notre fin de XX^e siècle nous invitent à la "pensée complexe". Qui dit "pensée complexe" postule l'existence d'un "objet complexe", c'est à dire d'un objet situé à l'intersection de problématiques différentes. L'Homme relève, par excellence, d'un tel positionnement et, par voie de conséquence, la psychothérapie relève d'une multiplicité de domaines possibles : du langagier à l'émotionnel, du corporel au social, de l'interactionnel au spirituel, de l'économique à l'historique, de l'animalité au psychique...

Perls et Goodman, à une époque où il n'était pas encore question de "pensée complexe", ont posé dès l'origine de la Gestalt-thérapie la nécessité de "considérer chaque problème dans un champ social, animal et physique"¹, même si, pour des raisons d'ordre opératoire, il peut s'avérer nécessaire de procéder par abstractions successives, c'est à dire d'*abstraire* telle ou telle partie du tout, à des fins d'étude ou d'action, pour ensuite l'y replacer.

L'abstraction fondamentale qu'ils attribuent à la psychologie, une des "sciences sociales et biologiques qui, toutes, traitent des différentes interactions dans le champ organisme-environnement"² limite son domaine spécifique à l'étude de "l'opération de la frontière-contact dans le champ organisme-environnement"³.

Si on accepte cette définition et cette limitation de notre domaine à l'intersection de divers domaines spécifiques, cela signifie que, pour nombre de connaissances indispensables ou prétendument indispensables à l'exercice de la psychothérapie, nous aurons à faire appel à d'autres disciplines et à dialectiser leur contribution avec la spécificité de la nôtre.

Pour retrouver la complexité, il nous faut d'abord remédier à la disjonction fondamentale introduite par Descartes : le sujet pensant (*ego cogitans*) et la chose étendue (*res extensa*). C'est cette disjonction qui, en fonctionnant comme paradigme depuis le XVII^e siècle, a séparé la philosophie et la science et a "isolé les trois grands champs de la connaissance scientifique : la physique, la biologie, la science de l'homme"⁴.

Pour remédier à cette disjonction, une autre simplification s'est

¹ PHG, II, 1, 2

² PHG, II, 1, 3

³ *ibid*^o

⁴ Edgar Morin (1990), *Introduction à la pensée complexe*, ESF, Paris

opérée au fil du temps : la réduction. Réduction du complexe au simple, réduction de l'humain au biologique ou au psychologique, réduction du psychologique au pulsionnel ou au sexuel, etc.

Pour remédier au réductionnisme, un courant tout aussi simplificateur -du moins dans certaines de ses formes- s'est fait jour, par opposition : le "holisme", cher à certains Gestaltistes, fondé sur le concept de globalité ou de totalité. Perls et Goodman ont pourtant attiré notre attention sur ces mots de Kurt Lewin⁵ :

"Il est particulièrement nécessaire pour qui se propose d'étudier le phénomène de la totalité de se garder de la tendance à rendre les totalités aussi pan-englobantes que possible. La véritable tâche consiste à rechercher les propriétés structurelles d'une totalité donnée, de constater les relations qu'elle entretient avec des totalités subsidiaires, et de déterminer les frontières du système dont on s'occupe. Il n'est pas plus vrai en psychologie qu'en physique que 'tout dépende de tout le reste'".

Au delà donc de l'analytique-réductionniste et du holisme ou globalisme, la pensée complexe, sans récuser la "recherche d'unités élémentaires simples, la décomposition d'un système en ses éléments, l'origination du complexe au simple"⁶, sans non plus "envelopper n'importe quoi n'importe comment, et enveloppant trop bien"⁷ comme pourrait le faire la simplification holistique, propose une alternative, dont le principe même d'alternative, de conflictualité et de complémentarité devient clef de voûte de la démarche édicatrice.

Toutes les démarches simplificatrices ont dû et doivent encore contourner le différent, l'accident, l'événement, l'imprévisible. Au mieux, elle nous offrent des moignons de théorisation pour parler le "différent", "l'accident", etc... Dans notre domaine, ne serait-ce pas le propos de certaines psycho-pathologies ou, plus exactement, de certaines nosographies ? Ces démarches simplificatrices ne peuvent aborder l'événement par excellence : la création, qui exige le recours à la pensée complexe et malgré cela toujours échappe, même si certaines de ces disciplines ont pu poser la création comme objet de leur champ d'investigation. Or la restauration des aptitudes à l'ajustement créateur, c'est à dire à l'opération de frontière-contact, n'est ce pas ce qui est posé comme finalité et moyen de la Gestalt-thérapie ?

Ce n'est pas, et vous le savez aussi bien que moi, une vague déclaration d'intention : toute la théorie du self qui nous sert de repère théorique a été créée à partir de l'observation de l'artiste en situation de création et de l'enfant en situation de jeu. Les fonctions du self, structures partielles du champ organisme/environnement, sont celles qui interviennent dans les opérations complexes de contact avec la nouveauté et donc de l'ajustement créateur. Les

⁵ PHG, II, IV, 3, citation de Lewin extraite de Ellis, p. 189.

⁶ Edgar Morin, *op. cit.* p. 73

⁷ Edgar Morin, *op. cit.* p. 72

phases de ce que certains d'entre nous appellent "le cycle du contact", ne sont posées, par leurs auteurs, que comme approximation du complexe phénomène d'ajustement créateur. C'est même en ces termes que Perls et Goodman abordent la question du transfert.

Si la Gestalt-thérapie prétend ainsi faire une aussi large place à la création dans la mise en œuvre des ajustements nécessaires à la survie, au contact avec la nouveauté, et par là-même à l'imprévisible, à l'événement et à l'inconnu, cela implique qu'en tant que système théorique et méthodologique, elle ne soit ni système clos, ni système plein. Pour que ça bouge, il faut du vide. Pour qu'un sujet évolue, il est nécessaire qu'il y ait place pour des décalages, qu'il y ait des interstices qui puissent accueillir des leviers, des espaces qui accueillent la nouveauté, des trous et des manques qui permettent le mouvement. (Et là, les Gestalt-thérapeutes auraient sans doute avantage à se tourner vers les essais contemporains liés à la théorie du chaos ou à la théorie du désordre). Ainsi en est-il de la théorie et de la méthode. Si la théorie et la méthode se veulent pan-explicatives et pan-résolutrices, elles n'auront à offrir qu'un recouvrement de l'angoisse. Or, qu'on se réfère à Freud ou à Perls et Goodman, l'angoisse désigne la manifestation d'une excitation bloquée, résultat de l'interruption de l'excitation de la croissance créatrice...

En regardant l'évolution de l'épistémologie des Sciences Humaines de ces dernières années, et en particulier l'évolution de la pensée et de la pratique psychanalytiques, on ne peut pas ne pas s'étonner du caractère prophétique de la Gestalt-thérapie. En positionnant la phénoménologie de la frontière-contact comme paradigmatique de l'humain, elle établit d'emblée une cohérence fondamentale entre sa théorie et sa méthode. Rappelons que certains psychanalystes contemporains ne manquent pas de souligner *"le paradoxe théorico-pratique le plus fondamental de la pensée métapsychologique : comment se fait-il que dans la théorie (psychanalytique) l'accent soit mis sur l'individu, son appareil psychique presque clos au monde, la réalité interne comme primum movens du fonctionnement mental et le passé infantile comme déterminant de ce dernier, alors que dans la pratique l'analyse est envisagée comme un travail dialectique à deux, analyste-analysé ? C'est comme si la théorie s'était référée à une dyade interactive pour fonder une pensée de la monade individuelle"*⁸.

La Gestalt-thérapie, en abordant la complexité grâce à ce concept de frontière-contact, recueille tout à la fois l'origine et le

⁸ A. Eguier (1987), *La parenté fantasmatique*, Dunod, Paris

déploiement d'un phénomène dans lequel apparaît la conscience de soi qui élabore la liaison unificatrice et séparatrice entre soi et le monde.

D'autres encore, psychanalystes non plus suspects d'hétérodoxie, de commenter qu'en cherchant à reparcourir l'histoire de la psychothérapie, il leur devenait clair que *"la notion d'inconscient, telle que Freud l'exposait, ne semblait pas nécessaire, qu'elle soulevait des problèmes théoriques inextricables et surtout qu'elle orientait la tâche thérapeutique dans le sens d'une intellectualisation"*, et d'avancer un pas de plus en formulant une hypothèse *"imposée tant par la clinique que par les mises en question ou les apports d'autres disciplines : le rôle joué par la notion d'inconscient [...] pourrait l'être avantageusement par celle d'animalité humaine."*

⁹ F. Roustang (1990), *Influence*, Minuit, Paris

Ceci est d'une étrange familiarité pour les gestalt-thérapeutes ! P. Goodman rapporte dans son dernier journal comment, lorsqu'il écrivait avec Perls *Gestalt-therapy*, il avait présent à l'esprit *"un animal qui se déplace, qui voit en permanence de nouvelles scènes et rencontre de nouveaux problèmes à affronter et qui a, en permanence, à réaliser un ajustement créateur : il sélectionne, initie, invente de façon à s'approprier la nouveauté de l'environnement, tenant à l'écart ce qui pourrait détruire l'homéostasie."*¹⁰

¹⁰ *Little Prayers and Finite Experience*, Harper & Row, 1972, p. 39

*

Après 50 années d'histoire, d'une histoire encombrée de richesses certes, mais aussi d'appauvrissements liés à des modes qui imposèrent l'abandon de la réflexion et de la théorisation au profit du spontanéisme et des slogans parfois pseudo-existentiels, la Gestalt-thérapie semble retrouver son essence et reconquérir sa dimension prophétique. Ce prophétisme, pour reprendre un mot de Goodman, je préfère quant à moi le désigner aujourd'hui en terme de "prototype" car, à certains égards, la Gestalt-thérapie que nous connaissons conserve encore certaines dimensions primitives qu'il nous faut élaborer, dans cette dialectique avec la complexification de la connaissance que j'évoquais tout à l'heure.

Les questions fondamentales qu'il nous faut cesser de contourner, je les formulerai de la façon suivante :

- Notre démarche psychothérapeutique nécessite-t-elle le soutien d'une anthropologie spécifique ?
- Notre démarche psychothérapeutique nécessite-t-elle le soutien d'une psycho-pathologie spécifique ?
- Notre démarche psychothérapeutique nécessite-t-elle le soutien d'une théorie spécifique du développement ?

Certains d'entre nous tentent d'élaborer une psycho-patholo-

gie, une théorie du développement ou autre, sans aborder LA question préalable. Malgré Socrate, et probablement même avant lui, il y a toujours eu beaucoup plus de candidats à fournir des réponses à l'humanité qu'à poser les questions. Or, à l'instar de la démarche clinique de la Gestalt-thérapie, il m'apparaît que du sens émerge beaucoup plus dans la mise au travail de la question que dans l'obtention d'une réponse qui ne ferait que fixer la Gestalt...

Or, si nous portons notre attention à la plupart des tentatives d'élaboration d'une psychopathologie Gestaltiste, nous constatons que l'individu y est souvent -et à tort- envisagé *isolément*, même si, comme dans le DSM-III, la démarche se veut multi-axiale ou considère "ce qui se passe au niveau de la relation". "*L'individu ne saurait être envisagé comme monade isolée, instaurant après coup une relation avec les autres*"¹¹. Au contraire, et suivant en cela la démarche ouverte par la phénoménologie, nous considérons que la frontière-contact est phénomène premier, et qu'ensuite seulement elle s'actualise sous la forme d'un soi-même et du monde. Si la Gestalt-thérapie a quelque chance ou quelque prétention à servir de modèle pour le futur, c'est grâce à sa théorie du self qui définit le self comme "système de contact" et non pas comme entité structurale.

Si donc une approche psycho-pathologique doit être tentée à l'intérieur de la Gestalt-thérapie, ce ne peut être que dans une approche descriptive des *flexions* de l'expérience (pour reprendre les termes de Binswanger) qui peuvent apparaître en frontière-contact. Ceci ne veut pas dire que les travaux de la clinique et de la psychopathologie contemporaines aient à être négligés ou écartés de notre intérêt. Je pense par exemple que l'affinement de la connaissance des perturbations du narcissisme ou de celles des états-limites au cours des 15 ou 20 dernières années est d'une importance tellement capitale que je me demande parfois comment on a pu pratiquer sans... Est-ce une raison suffisante pour se limiter à *traduire* en vocabulaire Gestaltiste la connaissance qui nous vient d'ailleurs ? Cela ne nous invite-t-il pas plutôt à affiner notre perception, à adopter la démarche dialectique de la "pensée complexe" ?

Ce que j'évoque ici en matière de psycho-pathologie pourrait être tout autant esquissé au regard d'une théorie du développement : les travaux de l'école anglo-saxonne, de Margaret Mahler à Melanie Klein, de Winnicott à Kohut, ou plus récemment encore aux travaux de Daniel Stern qui peuvent sembler si étrangement "récupérables" par le Gestalt-thérapeute..., ont une forte emprise sur la pratique de tout psychothérapeute, mais... comment s'y articuler ?

¹¹ F.C. Bideaux et J. Boudier : *Bouderlique : introduction à la psychopathologie de Kimura Bin*, in Kimura Bin (1992), *Ecrits de psychopathologie phénoménologique*, PUF, Paris.

L'exigence majeure réside à mon sens dans notre inscription dans une perspective de champ. Comment concilier cette unité du champ organisme/environnement avec la nécessaire approche d'un sujet différencié ? Perls et Goodman en ont posé les bases mais, à ma connaissance, personne n'a osé, à ce jour, en radicaliser la démarche.

Le phénomène sur lequel nous centrons notre travail s'appelle "contact". Le contact est défini comme "*la conscience (awareness) du champ ou la réponse motrice dans le champ.*"¹²... Cela inclut "*l'appétit et le dégoût, l'attrait et le refus, la sensation, le sentiment, la manipulation, le jugement, la communication, la lutte etc.*"¹³

¹² PHG, II, 1, 3

¹³ *ibid*^p

L'expérience première du contact (ne serait-ce que par son étymologie même) est celle du toucher, c'est à dire du seul de nos cinq sens qui soit "passif et actif", touchant et touché à la fois. Je peux voir sans être vu, entendre sans être entendu... Je ne puis toucher sans être touché. Mode moyen. Prototype d'une modalité d'expérience soi/le monde dans un interface qui appartient à l'un comme à l'autre, les distinguant et les réunissant tout à la fois.

Le concept de contact recouvre un domaine d'expériences à la fois plus large et moins large que celui de relation. Une des formes du contact est le contact interpersonnel certes, et par là, la relation. Mais, à plus d'un titre, le contact est un phénomène plus primaire qui ne désigne pas *encore* la relation, mais simplement ce qui articule le sujet avec ce qui est non-moi, humain ou objectal.

Tel patient, cité par Isadore From, accusait son thérapeute de lui être d'un soutien insuffisant. Pour ce faire, il restait assis sur l'extrême bord du fauteuil, n'utilisant quasiment rien des ressources environnementales de soutien qui lui étaient offertes en tant que support...

Telle autre patiente se plaignait à moi d'être envahie et débordée par son environnement relationnel qui faisait intrusion dans sa vie et exigeait sans cesse plus. Pendant qu'elle me parlait, elle n'était pas consciente qu'un violent rayon de soleil venait frapper son visage et l'éblouissait : il lui aurait suffi de déplacer son siège de quelques centimètres pour retrouver un confort minimal.

Les modes premiers de leur "contacter" semblent dysfonctionnels, et la richesse de la Gestalt-thérapie nous permet de mettre au travail cette dimension de l'expérience, antérieure mais essentielle, à l'élaboration d'une quelconque relation interpersonnelle, a fortiori d'un Je-Tu, dimension dialogale chère à de nombreux d'entre nous. Ignorer cette antériorité du "contacter" nous conduirait à pratiquer une psychothérapie à orientation comportementale, c'est à dire non expérientielle, même si on l'habille aux couleurs de "l'humanisme".

Dans les deux exemples de contact dysfonctionnel que je citais à l'instant, se manifeste un phénomène que j'ai longtemps appelé, à tort me semble-t-il aujourd'hui, "l'unité de l'expérience". Je dis désormais "à tort" parce que je ne suis pas certain que l'on puisse parler ici de quelque chose qui est de l'ordre de l'éprouvé, au sens phénoménologique du terme. Pourtant, chacun s'accordera à reconnaître l'unité dans le processus¹⁴ de contact organisme/environnement, j'oserai dire dans "la structure du processus", que l'environnement soit humain ou matériel. C'est d'ailleurs dans la mise en évidence de tels phénomènes "unitaires" qu'il faut sans doute originer l'inscription de la Gestalt-thérapie dans le courant "holistique".

Aujourd'hui, dans une épistémologie complexe au carrefour de la mécanique quantique, de la métaphore holographique et de la théorie des catastrophes, je parlerai plus volontiers, avec David Bohm, de "l'ordre implié (ou impliqué)". Dans une "photographie" de type holographique, vous savez que chaque partie de l'hologramme contient une image de l'objet entier : chaque partie contient de l'information sur l'objet tout entier et plus large sera la partie de l'hologramme que vous soumettrez au rayon laser - source lumineuse- plus l'information sera complète. La structure du tout est en quelque sorte "repliée" dans chaque partie, et sera ensuite dépliée dans l'expérience : "*mouvement continu où le tout se replie en chaque point et où chaque point se déplie à nouveau sur le tout*"¹⁵. Même le contenu de la conscience de chacun est ainsi "*un repliement de la totalité de son existence, physique et mentale, interne et externe*"¹⁶.

La physique quantique a également renvoyé dos-à-dos mécanistes et vitalistes qui l'ont précédé en montrant que la matière, comme l'énergie, possède "*une double nature, dans le sens qu'elles peuvent se comporter, soit comme une particule, soit comme un champ -ou une onde- selon la façon dont elles sont traitées dans l'expérience*"¹⁷. Ce qu'on appelle "la façon dont elles sont traitées dans l'expérience" désigne ici l'appareillage d'observation, et donc le point de vue de l'observateur.

Si on regarde le champ thérapeutique à la lumière de cette théorie quantique, on pourra considérer que le "contenu" de ce champ est "corpusculaire" en ce sens qu'il contient des particules élémentaires nommées "thérapeute" ou "client", entre autres, ou qu'il est "ondulatoire", en ce sens qu'il désigne un certain nombre de phénomènes que je qualifierais d'"interactionnels", à défaut d'un mot plus approprié.

A ce titre, parler de "transfert/contre-transfert" me semble postuler une position "corpusculaire" qui décrirait ce qui se passe de la part de telle particule vis à vis de telle autre particule, alors

¹⁴ Il est exact de dire que la Gestalt-thérapie n'est pas une thérapie du processus, dans la mesure où le terme de processus réfère aux thérapies interactionnelles, ce que n'est pas la Gestalt-thérapie. La Gestalt-thérapie est une thérapie du participe présent, du ...-ing des anglais ou ...-ung des allemands, que la langue française rend, au plus facile, par l'expression : processus de ..."

¹⁵ David Bohm, *La danse de l'esprit, ou le sens déployé*. Seveyrat, 1989, p. 14

¹⁶ *Ibid*° p. 32

¹⁷ *ibid*° p. 21

que parler des phénomènes de frontière-contact relèverait plus d'une logique ondulatoire. Dans l'un comme dans l'autre cas, abstraction est faite de "l'autre" vision de la même expérience de réalité.

Il y aurait donc à s'appuyer sur les travaux d'épistémologie contemporaine pour dépasser les limites de notre formalisation actuelle et ce, je crois, sans rien dénaturer du génie des fondateurs de la Gestalt-thérapie qui s'appuyaient -comment en serait-il autrement ?- sur l'épistémologie de leur époque pour en dépasser intuitivement les limites.

Dans cette perspective, et pour tenter d'aborder la relation thérapeutique en termes de champ, nous pouvons utilement nous appuyer sur les recherches concernant les champs morphogénétiques, telles qu'elles ont pu être diffusées par Rupert Sheldrake, par exemple. Ce terme de "morphogénèse" devrait à lui seul attirer l'intérêt du Gestalt-thérapeute puisqu'il signifie approximativement "naissance de formes" et que la Gestalt-thérapie se propose d'être la thérapie de la création des Gestalten... Ces champs invisibles, matrices de formes, de développements et de comportements, opèrent de façon causale au travers du temps et de l'espace, en s'associant à un système particulier, à une structure spécifique.

Le concept de "champs morphogénétiques" permet de commencer à approcher certains phénomènes de champ aussi divers que : la régénérescence du ver de terre sectionné, la construction de termitières par ces insectes en fonction de la place qu'elles occupent dans l'espace, l'augmentation des capacités d'apprentissage de rats dans un labyrinthe en fonction du nombre de sujets qui ont antérieurement été soumis au même apprentissage et, pourquoi pas, du fait que des séries de patients choisissent tel psychothérapeute à un moment donné en fonction de telle ou telle problématique qui est sienne directement ou indirectement... Le concept de "transfert" ou de "contre-transfert" me semblent inopérants pour rendre compte de ces structurations du champ dans lesquels les prototypes infantiles ne semblent guère concernés...

Le vocabulaire, et la démarche entreprise par ces scientifiques, peuvent contribuer à nous doter de moyens d'appréhender cette réalité complexe qui se déploie dans le cabinet du psychothérapeute.

La ré-inscription de la Gestalt-thérapie dans le cadre de réflexion de la théorie du champ nous conduira inévitablement à ré-introduire la démarche d'empathie, ou plus exactement d'*einfühlung* que Perls avait peut être un peu rapidement évacuée dans sa phase d'attirance pour les slogans, lorsqu'il l'associait à l'*apa-*

thie, deux modalités qu'il écartait pour privilégier la *sympathie*, mode préconisé de relation en Gestalt-thérapie. Ce n'est certes pas la sympathie qui fait dire à Ulysse, confronté par Sophocle au délire d'Ajax, son ennemi mortel : "Bien qu'Ajax me haïsse, j'aperçois en lui, dans cette folie qui est sienne, quelque chose qui est aussi mien"¹⁸. Autant l'approche sympathique d'autrui, privilégiant l'*avec*, met l'accent sur la différence, et donc la particule (et le particulier), autant l'*einfühlung*, ou empathie, accentuant l'*au dedans de*, permet une saisie simultanée de soi *et* de l'autre, donc du champ, dans ses aspects ondulatoires. Là-encore, c'est probablement dans la dialectique empathie/ sympathie que nous avons une exploration à mener.

¹⁸ Cité par H. Maldiney, in *Daseinanalyse : phénoménologie de l'existant*.

La Gestalt-thérapie relève beaucoup plus d'une culture du verbe, ou de l'adverbe, que d'une culture du nom. Souvenez-vous que Laura Perls, au moment où il s'agissait de nommer cette nouvelle thérapie qui allait se faire connaître sous le nom de "Gestalt-thérapie", avait exprimé son désaccord et ajoutait, en substance, que si on voulait conserver quelque chose du concept de "Gestalt" dans le nom à attribuer, à tout prendre préférerait "Gestaltung-thérapie", car ce ne sont pas les formes figées qui nous intéressent, précisait-elle, pas plus chez l'être humain que dans la théorie, mais la *Gestaltung*, c'est à dire la forme en mouvement, la formation de formes. Le nom ou le verbe ? Et dans cette fonction de *Gestaltung* du champ, ce qui donne Gestalt au champ, tous vous aurez reconnu ce que nous appelons le self. Le self ne peut donc être appréhendé comme nom, comme entité, comme substance, mais bien comme verbe, ou mieux comme adverbe, puisqu'il est l'artisan du "contacter" qui est l'opération basique du champ.

Une conséquence immédiate s'impose pour ceux et celles parmi nous qui oeuvrent à l'élaboration d'une théorie gestaltiste du développement : il ne peut s'agir de confondre "développement" et ontogenèse. L'ontogenèse appréhende l'individu dans son parcours isolé, même si on se réfère à ce que certains, comme Erikson ou Spitz, ont appelé "épigenèse" pour ajouter la dimension interactionnelle. Le développement permet d'autres modes d'approche, permet la mise en évidence d'autres séquences de faits.

Donald Meltzer, le psychanalyste britannique élève de Bion, a, dans un petit article courageux intitulé "Champ ou phases ?"¹⁹, bien mis en évidence la nécessité de se situer dans l'une ou l'autre référence, sans qu'il soit question d'apporter la preuve du bien-fondé de l'une ou l'autre de ces références.

¹⁹ "Field or Phase - A debate on Psycho-Analytical Modes of Thought", in *Studies in Extended Metapsychology, clinical Applications of Bion's Ideas*. Clunie Press, Roland Harris Education Trust, London, 1986

Ecoutez cet autre auteur contemporain :

“Les problématiques classiques du développement, telles que l’oralité, la dépendance, l’autonomie et la confiance, ne sont pas considérées comme ayant une origine en un point particulier ou une étape particulière au cours du développement. Ces problématiques sont vues comme des lignes de développement -c’est à dire des étapes concernant toute la vie, et non pas comme des phases de la vie. Elles ne supposent pas une période sensible, une phase supposée influente, prédominante où des fixations relativement irréversibles peuvent survenir”

Et cet auteur de poursuivre :

“La période d’émergence de chaque sens de soi est très probablement une période sensible. Plus qu’aux problématiques cliniques traditionnelles du développement, c’est aux différents domaines d’expérience de soi que l’on attribue une forte empreinte formatrice, au cours d’une période du développement, limitée dans le temps, particulière et formatrice.”

Certains d’entre vous auront sans doute reconnu ici quelques mots de Daniel N. Stern²⁰ dont les travaux sur “Le monde interpersonnel du nourrisson” ont révolutionné, ces dernières années, les repères cliniques et développementaux des psychanalystes et psychothérapeutes de toutes obédiences.

Notre inscription dans la théorie du champ, encore une fois, requiert de notre part, pour aborder aussi bien la question de la psychopathologie que celle du développement, une vigilance à ne pas incorporer prématurément -et la tentation est grande parce que facile !- des travaux et contributions isolationnistes, théorisant le sujet comme une entité plus ou moins isolée.

Cette référence au verbe, de préférence au nom, est aussi à prendre en considération dans nos rapports avec la psychanalyse. Il existe une ligne de démarcation pour le moment irréductible entre la position psychanalytique (du moins, certaines positions psychanalytiques) et la position gestaltiste dans la mesure où cette dernière s’appuie sur la démarche phénoménologique : cette ligne de démarcation, c’est le rapport à la conscience. Le *phénomène* n’est pas un état ou un contenu de conscience, c’est ce qui se donne en lui-même, et n’est rien d’autre que dans cet acte de “se donner à voir”. Lorsque le vécu est abordé comme objet, au même titre que n’importe quel objet, la vie consciente est “une suite ou un ensemble de composantes réelles appelés états, contenus ou vécus de conscience²¹” et dont la conscience est le réceptacle. Le phénomène, lui, comporte une intentionnalité et dès lors, il n’est plus question de conscience, mais de *conscience de...* quelque chose, *awareness de...* Ce qui le constitue, qu’il soit ici question de souvenir, de perception ou autre, c’est de receler

¹⁹ *Le monde interpersonnel du nourrisson* (1985), Paris PUF, 1989

²⁰ H. Maldiney, in *Daseinanalyse : phénoménologie de l’existant*.

un sens, une direction de sens, une intentionnalité. L'émergence d'une figure n'est rien d'autre que l'émergence d'une direction de sens, ce que nous essayons parfois de dire de façon maladroite en parlant de "besoin" comme figure de pré-contact. Et le cycle du contact ou processus de construction/destruction des Gestalt n'est rien d'autre que le déploiement de cette intentionnalité. La fonction-ça du self ne désigne pas des contenus de conscience, mais une intention. Le débat qui oppose psychanalystes et Gestalt-thérapeutes autour de la question de l'inconscient (les psychanalystes reprochant aux Gestalt-thérapeutes de ne pas se référer à l'inconscient, ce qui leur permet rapidement de se débarrasser de notre démarche en la classant parmi les behaviorismes) n'est peut être qu'un faux débat car le Gestalt-thérapeute, du moins tous ceux que je connais, font référence à l'inconscient : mais à l'*adjectif* inconscient, et non à UN inconscient, substantivé, un nom qui réinscrirait dans une démarche par trop inférentielle.

Une psychothérapie existentielle ne peut donc se positionner comme analyse de vécus : ils ne pourraient être saisis que comme *apparence* alors que c'est dans leur *apparaître* (lié à leur genèse et à leur sens) que peut s'aborder l'expérience.

Pour conclure ces quelques réflexions orientées vers le développement de la théorie et de la méthode de la Gestalt-thérapie, je voudrais insister sur une des originalités fondamentales de la Gestalt-thérapie, originalité dont nous n'avons pas, loin s'en faut, fini d'explorer toutes les conséquences au niveau de la méthode : il n'est pas de psychologie, ou de psychothérapie, de l'Homme qui ne soit psychologie de l'Homme-dans-le-Monde. On a souvent opposé les conceptions Perlsiennes aux conceptions Goodmaniennes de la théorie de la Gestalt-thérapie. On a parfois reproché à Perls, en particulier à partir de sa "prière Gestaltiste", son égotisme, ce qui relève peut être d'une erreur d'interprétation de la dite prière. Quoi qu'il en soit, si la Gestalt-thérapie se veut "psychothérapie de l'Homme-dans-le-Monde", elle se doit, selon les termes que j'utilisais dans un précédent congrès, passer d'une position *égologique* à une position *écologique*. Si, dans la théorie de la Gestalt-thérapie, *tout* concerne les capacités d'action de l'organisme et de l'influence qu'il exerce sur son environnement, il importe aussi d'appréhender comment, en aller aussi bien qu'en retour, la Nature agit sur l'homme. A une psychologie de l'Homme-dans-le-Monde, ne convient-il pas d'associer une métaphysique du Monde-dans-l'homme ?... L'Homme faisant partie intégrante du Monde, y-a-t-il lieu d'établir une différence entre sa propre liberté et celle de la Nature ? "Stand out of the way" écrivaient Perls et Goodman dans *Gestalt-therapy*, reprenant là une formule

célèbre du Taoïsme ; en termes psychologiques, nous pourrions dire "Efface-toi !", Ecarte le Moi du champ organisme/environnement pour privilégier "le self, agent du contact organique du contact avec la nature"²².

Toute la pensée de Goodman, et donc de *Gestalt-therapy*, est parcourue de trois ordres fondamentaux qu'il assigne à l'être humain : la dimension créatrice, la dimension de sexualité et d'amour, la dimension communautaire. Si les Gestalt-thérapeutes d'aujourd'hui, et de demain, n'abordent pas la souffrance de l'Homme dans une restriction du champ au seul ego concerné, cela implique leur présence, notre présence parlante agissante dans la communauté pour participer, au risque de l'Utopie, à une culture du Je-Tu, de préférence à celle du Je-cela, voire du Je-Je.

²¹ B. Vincent, *Pour un bon Usage du Monde*, 1979, non publié.

